Irène
NÉMIROVSKY

CHALEUR DU SANG

roman

DENOËL

Chaleur du sang

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Denoël
Suite française, 2004, prix Renaudot. Folio n° 4346
Le Maître des âmes, 2005. Folio n° 4477

Aux Éditions Gallimard
Films parlés, 1934
Un enfant prodige, 1992. Folio Junior n° 1362

Chez d'autres éditeurs
Les Chiens et les Loups, Albin Michel, 1990
Le Vin de solitude, Albin Michel, 1990
Le Bal, Grasset, 2002
Dimanche et autres nouvelles, Stock, 2004
Destinées, Éditions Sables, 2004
La Proie, Albin Michel, 2005
La Vie de Tchekhov, Albin Michel, 2005
Les Feux de l'automne, Albin Michel, 2005
Jézabel, Albin Michel, 2005
David Golder, Grasset, 2005
Les Mouches d'automne, Grasset, 2005
L'Affaire Courilof, Grasset, 2005
Les Biens de ce monde, Albin Michel, 2005
Le Pion sur l'échiquier, Albin Michel, 2005

Irène Némirovsky

Chaleur du sang

roman

Texte établi et préfacé
par Olivier Philipponnat et Patrick Lienhardt

DENOËL

© Éditions Denoël, 2007

À Olivier Rubinstein,
ce dernier roman de ma mère,
aux découvreurs
Olivier Philipponnat et Patrick Lienhardt
et à tous ceux qui ont entouré
cette *Chaleur du sang*.

Denise Epstein

PRÉFACE

Les paradis perdus d'Irène Némirovsky

Elle avait quinze ans et ses poèmes féeriques la soustrayaient au grand ennui blanc de Mustamäki, villégiature finlandaise transformée en radeau de la riche société de Saint-Pétersbourg, le temps d'une révolution. Ses parents avaient fui la terreur bolchevique ; elle rêvait — en vers — à la revanche de Blanchette :

Petite chèvre pâturant dans la montagne,
Galya est si heureuse de vivre.
Le loup gris avalera la petite chèvre
Mais Galya, elle, avalerait toute une armée[1]...

Le 6 décembre 1937, presque vingt ans après, Irène Némirovsky rouvre l'étroit calepin noir, témoin de ses premiers efforts littéraires. Elle y retrouve ce quatrain et se commente avec tendresse : « Si jamais vous lisez ceci, mes filles, que vous me trouverez bête ! Que je me trouve bête

1. Nous remercions Anastasia Lester, qui nous a fourni une traduction de ces vers russes.

moi-même à cet âge heureux ! Mais il faut respecter son passé. Je ne déchire donc rien. » Quelques mots à l'encre noire pour sceller ses retrouvailles avec l'adolescente qui n'était alors plus tout à fait russe, ni déjà française, ni consciemment juive.

Elle ne déchire donc rien et se met aussitôt en quête de sujets neufs, soigneusement numérotés de 1 à 27. Déjà en 1934, peu après la mort de son père, une prospection dans les vestiges de son enfance lui avait fourni la matière de trois romans et quelques nouvelles, tous esquissés pêle-mêle dans un manuscrit proliférant, mi-brouillon mi-journal, baptisé « le Monstre ». Quatre ans plus tard, ce fabuleux animal est exsangue. De ses flancs sont nés « Les Fumées du vin[1] », *Le Vin de solitude*, *Jézabel* et même *Deux*, qui sera publié en 1938. La pleine maturité de son œuvre.

Irène Némirovsky, elle aussi, est lasse : un roman chaque année depuis 1927, des dizaines de nouvelles, une demande de naturalisation en souffrance depuis 1935, un héritage réduit à rien par une mère névropathe qui la contraint, pour maintenir son statut dans la République des lettres, de publier sans relâche dans les revues à gros tirage, sans considérer leur contenu politique : *Gringoire*, *Marianne*, l'auguste *Revue des Deux Mondes*, bientôt *Candide*. Les revenus de son mari, employé de banque, sont trois fois inférieurs aux siens. « Papa et maman doivent manger », disait Tchekhov. Elle, ce sont ses deux filles, Denise, huit ans, et la petite Élisabeth, née le 20 mars 1937.

1. « Les Fumées du vin », *Le Figaro*, 12 et 19 juin 1934 ; repris in *Dimanche, et autres nouvelles*, Stock, 2000.

Parfois, elle perd courage. Alors elle suspend sa besogne et se livre : « Inquiétude, tristesse, désir fou d'être rassurée. Oui, voilà ce que je cherche sans le trouver, ce que le paradis seul pourrait me donner : être rassurée. Je me rappelle Renan : "Du sein de Dieu où tu reposes." Confiante et rassurée, abritée dans le sein de Dieu. Et pourtant, j'aime la vie. » (5 juin 1937)

À trente-quatre ans, le faîte est franchi. Elle le sait et son calepin retrouvé la submerge de mélancolie. Trois des nouvelles qu'elle esquisse alors sont autant de méditations sur les âges de la vie et la fuite du temps. Dans « La Confidence », elle s'imagine devenue une vieille institutrice époussetant son cher passé sous les sarcasmes de Colette, son insolente élève ; « et ceci, et sa fatigue, et le pressentiment de cette mort proche qu'elle redoutait l'emplissaient de trouble, faisaient remonter à la surface, plus forts que jamais, les vieux souvenirs [1] ». Dans « Magie », elle se remémore ceux des Russes de la colonie finnoise qui « rentrèrent dans leur pays et disparurent ensuite comme jetés au fond de l'eau [2] ». Dans « Le Départ pour la fête », enfin, elle entend traiter de « l'attente vaine du bonheur au commencement de la vie », de la chute du royaume enfantin et de cette sensation que l'on a, à quarante ans, « de perdre pied, de s'enfoncer dans l'eau profonde [3] ». Cette terreur de l'eau noire — permanente, depuis la noyade de Tatiana dans

1. *Revue des Deux Mondes*, 15 octobre 1938 ; repris in *Destinées, et autres nouvelles*, Sables, 2004.
2. *L'Intransigeant*, 4 août 1938 (non repris en volume).
3. *Gringoire*, 11 avril 1940 ; in *Destinées, op. cit.*

Les Mouches d'automne jusqu'à celle de l'abbé Péricand dans *Suite française* —, on la retrouvera dans *Chaleur du sang* : c'est la chute mortelle du minotier Jean Dorin dans l'étang du Moulin-Neuf.

Chaleur du sang : ce titre n'est pas encore celui du roman — ou, elle hésite, de la nouvelle — dont l'idée lui vient spontanément ce 6 décembre 1937. Mais les contours en sont déjà discernés : « Sujets nouv. et rom. Je pensais à *Jeunes et Vieux*. Pour roman (une pièce vaudrait mieux). Austérité, pureté des parents qui furent jeunes et coupables. Impossibilité de comprendre cette "chaleur du sang". Action possible. Inconvénient : pas de types bien tranchés. » L'incompréhension des générations : c'était le sujet de « La Confidence ». Pis, l'amnésie des parents, impuissants à se reconnaître dans les erreurs des enfants. Deux au moins de ses romans citent Ézéchiel : « Les parents ont mangé le raisin vert, et les dents des enfants en sont agacées. » Ce sont ici François et Hélène, incrédules au spectacle de leur propre jeunesse, « comme un vieux chien regarderait danser les souris » ; et pourtant, quelle part hypocrite ont-ils à la fatalité qui frappe leur fille ? Dans *Deux*, roman qui paraît en feuilleton d'avril à juillet 1938, Antoine et Marianne regardent à leur tour leurs enfants creuser les ornières de l'amour et du hasard, croyant choisir leur voie. Si jeunesse savait...

Au cours de l'été 1938, Irène Némirovsky relit *À l'ombre des jeunes filles en fleur*. Elle y retrouve la « chose merveilleuse » de Proust, longtemps recherchée, qui lui semble le mieux exprimer le sujet qui l'occupe :

> On ne reçoit pas la sagesse, il faut la découvrir soi-même après un trajet que personne ne peut faire pour nous, ne peut nous épargner, car elle est un point de vue sur les choses. Les vies que vous admirez, les attitudes que vous trouvez nobles n'ont pas été disposées par le père de famille ou par le précepteur, elles ont été précédées de débuts bien différents, ayant été influencées par ce qui régnait autour d'elles de mal ou de banalité. Elles représentent un combat et une victoire.

Ce « trajet » aventureux de la jeunesse dans la pénombre de la vie, Irène Némirovsky le nomme « chaleur du sang ». C'est l'orgueil des gènes, cette ardeur couvant parfois des années sous la cendre avant d'anéantir une existence patiemment amoncelée. Un autre nom pour l'amour, « cette flambée de rêves » qui calcine ses propres domaines. C'est le « feu sourd et caché » qui consume ici Brigitte et Marc et qui laissa Silvio ruiné. C'est la mystérieuse avidité à vivre, le « pénible et vain travail de la jeunesse », l'énigme du désir qui sabote les résolutions vertueuses, vient à bout des résignations morbides et même de la paix des sens. Tisonné à l'instinct, même un caractère trempé finit par se tordre ; la morale rougit, blanchit puis s'incline, vaincue. « Qui n'a pas eu sa vie étrangement déformée et courbée par ce feu dans un sens contraire à sa nature profonde ? »

Un sang capricieux sillonne l'œuvre d'Irène Némirovsky. Souterrain ou résurgent, ce vin de fièvre transforme les chiens en loups, les orphelins en assassins et les fillettes en femmes. Il réchauffe le cœur dormant des vieux oncles.

Il divise les foyers, détourne le cours paisible de l'hérédité, grossit les affluents qui égarent les romans-fleuves loin de leur source. « Après, vous pouvez dénombrer ses ravages. » Toute la vie se forge à coups de sang. Il y a longtemps qu'elle le sait :

1931 : « Moi aussi, j'ai été jeune, Lulitchka. Il y a longtemps de cela, mais je me rappelle encore le jeune sang brûlant dans les veines. Crois-tu que cela s'oublie[1] ? »

1934 : « Il est merveilleux d'avoir vingt ans. Est-ce que toutes les jeunes filles savent le voir comme moi, goûter cette félicité, cette ardeur, cette vigueur, cette chaleur du sang[2] ? »

1935 : « Je ne puis pas changer mon corps, éteindre ce feu qui brûle dans mon sang[3]. »

1936 : « Béni soit le mal, bénie soit la fièvre qui dénoue doucement les liens du corps et donne une sagesse plus grande, une lucidité plus subtile, une chaleur qui ranime le sang[4]. »

L'empoignade aveugle du mort et du vif, du désir et de la fatalité, des jeunes et des vieux : il manque un cadre à ce sujet universel. C'est un gros bourg morvandiau qui le lui fournit, où elle est descendue trouver une nourrice à Élisabeth. La première mention du village, dans son journal de travail, est datée du 25 avril 1938 : « Retour d'Issy-l'Évêque. 4 jours pleins heureux. Que faut-il deman-

1. *Les Mouches d'automne*, Kra, 1931 ; « Les Cahiers rouges », Grasset, 1988.
2. « Dimanche », *Revue de Paris*, 1er juin 1934 ; in *Dimanche*, *op. cit.*
3. *Le Vin de solitude*, Albin Michel, 1935 ; 2004.
4. « Liens du sang », *Revue des Deux Mondes*, 15 mars et 1er avril 1936 ; in *Dimanche*, *op. cit.*

der de plus ? Merci à Dieu pour cela et espoir. » Elle y retournera trouver une certaine paix, loin des tracas parisiens.

Ne nous y trompons pas, c'est bien Irène Némirovsky, au milieu de ce livre, qui entre à l'Hôtel des Voyageurs : « Je pousse la porte qui met en branle une petite sonnerie grelottante et me voilà dans la salle du café où brûle un gros poêle à l'œil rouge, sombre et enfumée, ses glaces reflètent les tables de marbre, le billard, le canapé au cuir crevé par places, le calendrier qui date de 1919 et où on voit une Alsacienne aux bas blancs entre deux militaires. [...] En face de moi une glace où s'encadre ma figure ridée, ma figure si mystérieusement changée ces dernières années qu'à peine si je puis la reconnaître. » Ce portrait est un présage, mais comment le saurait-elle ? Dans cet hôtel, elle passera les premiers temps de l'Occupation et mettra en chantier *Suite française*, ultime roman où le sang atteint une chaleur de fournaise. Hommes, femmes et enfants, portés à leur point de fusion, y trichent, y trahissent et y tuent.

Du succès fulgurant de *David Golder*, en 1930, jusqu'à son arrestation en 1942, jamais son propre sort ne semble avoir étonné Irène Némirovsky, à qui rien d'humain ni surtout d'inhumain n'était plus étranger depuis la Révolution. « Certes, soulignait Henri de Régnier, la matière humaine que manie Mme Némirovsky est plutôt répugnante, mais elle l'a observée avec une curiosité passionnée, et cette curiosité, elle arrive à nous la communiquer, à nous la faire partager. L'intérêt est plus fort que le

dégoût[1]. » Curiosité qui l'a parfois tenue trop près du destin, lorsqu'il fallait se garder de sa morsure. Mais comme dit Silvio, « c'était cela que nous voulions. Brûler, nous consumer, dévorer nos jours comme le feu dévore les forêts ».

Conçu comme une énigme à tiroirs, *Chaleur du sang* dépeint, sur le ton familier du naturaliste, un univers prédateur d'une extraordinaire sournoiserie. Les voilà donc, les « types bien tranchés » qui lui faisaient défaut, des taiseux comme seule la campagne française sait en produire ! « Chacun vit chez soi, sur son domaine, se méfie du voisin, rentre son blé, compte ses sous et ne s'occupe pas du reste. » Alors que Brigitte est montrée du doigt, une patiente hostilité s'installe dans le village. Le silence tient la terreur en équilibre. « Cette province a vraiment quelque chose de retiré et de sauvage, d'opulent et de méfiant qui rappelle les époques anciennes. » Tout est en place pour le drame de *Suite française*. Comment ne pas relever, dans les pages qui vont suivre, la « malveillance merveilleusement agissante » des villageois ? Ce sera le sujet de *Dolce*, deuxième volet de *Suite française*, qui restitue la vie d'un village français sous l'Occupation, qui n'est autre qu'Issy-l'Évêque.

Et pendant cette guerre secrète, la vie des sens continue. Comme l'œil se fait à l'obscurité, le lecteur distingue à mesure les bêtes tapies dans l'ombre du récit, qui bondiront à la fin, déchirant au passage le joli décor champêtre ; récit d'abord naïf, puis tortueux, qui va s'approfondissant

1. H. de Régnier, « *David Golder*, par Irène Némirovsky », *Le Figaro*, 28 décembre 1929.

et finit par révéler une longue pratique des mentalités familiales, si ce n'est tribales. Mais, tandis qu'Irène Némirovsky jonchait ses romans de maximes, ici la morale surgit au détour d'une conversation : « Ah, mon ami, devant tel ou tel événement de votre vie pensez-vous quelquefois à l'instant dont il est sorti, au germe qui lui a donné naissance ? Je ne sais comment dire... Imaginez un champ au moment des semailles, tout ce qui tient dans un grain de blé, les futures récoltes... Eh bien, dans la vie, c'est exactement pareil. » Elle traduit là, en terre bourguignonne, le proverbe ukrainien qu'elle aimait citer : « Il suffit à un homme d'un seul grain de chance dans sa vie ; mais, sans ce grain, il n'est rien. » Car c'est sa propre énigme qu'interroge en somme *Chaleur du sang* : serait-elle devenue la romancière de *David Golder* sans la conformation si singulière de son milieu d'origine ? Sans le magnifique orgueil qui la dévorait, n'aurait-elle pas pris modèle sur sa mère, pétrifiée dans une jeunesse fallacieuse à force de crèmes, de suffisance et d'avarice ? Aurait-elle ainsi deviné le monde paysan, illustré de si près ses travaux et ses jours, sans cette « curiosité passionnée » que lui avait d'emblée reconnue Henri de Régnier ?

Irène Némirovsky n'a pas changé le nom de l'hôtel, pas plus que celui du Moulin-Neuf, près de l'étang, à un kilomètre d'Issy par le chemin de la ferme Montjeu. S'y serait-elle résolue si *Chaleur du sang* avait été publié de son vivant ? Médité depuis fin 1937, le manuscrit est probablement rédigé durant l'été 1941, à Issy-l'Évêque. Depuis les derniers jours de mai 1940, la romancière s'est installée à

l'Hôtel des Voyageurs avec Denise et Élisabeth. L'ennui aidant, elle peut observer à loisir ses personnages, dont les noms ne seront pas tous déguisés. À deux reprises, dans son calepin, elle met encore en parallèle *Chaleur du sang* et *Captivité*, qui eût été le troisième volet de *Suite française* et dont existent des ébauches. Il est donc probable qu'elle travailla jusqu'en 1942 à cette parabole sur le primat des sens et la fausse sagesse.

Longtemps n'ont subsisté que les pages liminaires de ce récit. Une fois achevé, comme à son habitude, Irène Némirovsky l'avait donné à taper à son mari, Michel Epstein. Mais la dactylographie s'interrompt au milieu d'une phrase[1]. Et du manuscrit proprement dit semblaient n'avoir survécu que deux feuillets. Michel avait-il abandonné la tâche après l'arrestation de sa femme par la police, le 13 juillet 1942 ? Au même titre que *Suite française*, ces pages font en effet partie du legs posthume de l'écrivain, veillé pendant plus de soixante ans par sa fille Denise Epstein. *Chaleur du sang* serait donc resté lacunaire si, au printemps 1942, Irène Némirovsky n'avait eu la présence d'esprit de mettre à l'abri une masse de brouillons et de manuscrits, oubliés jusqu'à leur versement au centre d'archives de l'IMEC (Institut Mémoires de l'édition contemporaine), en 2005. Cet ensemble contenait son journal de travail depuis 1933, les versions successives de plusieurs de ses romans — dont *David Golder* —, mais aussi la partie manquante du présent roman : trente pages écrites à main levée, aux lignes

1. Nous en indiquons l'emplacement, p. 58.

serrées, peu raturées, conformes au tapuscrit, et qui ont permis de compléter cette tragédie rurale.

À Issy-l'Évêque, Irène Némirovsky avait découvert une Arcadie française qui donne à *Chaleur du sang* cette incomparable saveur de terre et d'eau, qu'elle aura respirée jusqu'aux derniers instants dans les bois et les prés où elle s'allongeait pour écrire — « une odeur vive et âpre qui soulève de bonheur ma poitrine ». Pour autant, et c'est tout le sens de ce livre, elle n'oubliait pas que même en Arcadie la récolte n'est jamais certaine. Car « si on connaissait d'avance la récolte, qui sèmerait son champ ? ».

OLIVIER PHILIPPONNAT
PATRICK LIENHARDT

Irène NÉMIROVSKY

CHALEUR DU SANG

TEXTE ÉTABLI ET PRÉFACÉ PAR OLIVIER PHILIPPONNAT ET PATRICK LIENHARDT

D'origine juive ukrainienne, Irène Némirovsky, née en 1903 à Kiev, connaît le succès dès son premier roman, *David Golder* (1929), puis avec *Le Bal* (1930). Après l'exode, elle se réfugie dans un village du Morvan avant d'être arrêtée par les gendarmes français puis assassinée à Auschwitz pendant l'été 1942.
Son dernier roman, *Suite française*, a obtenu le prix Renaudot en 2004.

Dans un hameau du centre de la France, au début des années 1930, un vieil homme se souvient. Après avoir beaucoup voyagé dans sa jeunesse, Silvio se tient à l'écart, observant la comédie humaine des campagnes, le cours tranquille des vies paysannes brusquement secoué par la mort et les passions amoureuses. Devant lui, François et Hélène Érard racontent leur première et fugitive rencontre, le mariage d'Hélène avec un vieux et riche propriétaire, son veuvage, son attente, leurs retrouvailles. Lorsque leur fille Colette épouse Jean Dorin, la voie d'un bonheur tranquille semble tracée. Mais quelques mois plus tard, c'est le drame. La noyade de Jean vient détruire la fausse quiétude de ce milieu provincial. L'un après l'autre, les lourds secrets qui unissent malgré eux les protagonistes de cette intrigue vont resurgir dans le récit de Silvio, jusqu'à une ultime et troublante révélation...
Situé dans le village même où Irène Némirovsky écrira *Suite française*, mais entrepris dès 1937, ce drame familial conduit comme une enquête policière raconte la tempête des pulsions dans le vase clos d'une société trop lisse. Complet et totalement inédit, ce nouveau roman d'Irène Némirovsky refait surface près de soixante-dix ans après sa composition.

DENOËL
www.denoel.fr

B25951.4 03.07
ISBN 978-2-20725951-1
15 €

9 782207 259511